HAL
open science

De l'origine de deux reliques montoises, " l'épée et le bouclier de saint Michel "

Jacques Le Maho

To cite this version:

Jacques Le Maho. De l'origine de deux reliques montoises, " l'épée et le bouclier de saint Michel ". Les pèlerinages au Mont-Saint-Michel dans la littérature et dans les textes (actes des 2e Rencontres historiques d'Ardevon, organisées au prieuré Notre-Dame d'Ardevon, 8 mai 2014), Association Les Chemins du Mont-Saint-Michel, pp.13-27, 2016, Actes des 6e Rencontres historiques, Autour des images de saint Michel en Europe. hal-02272188

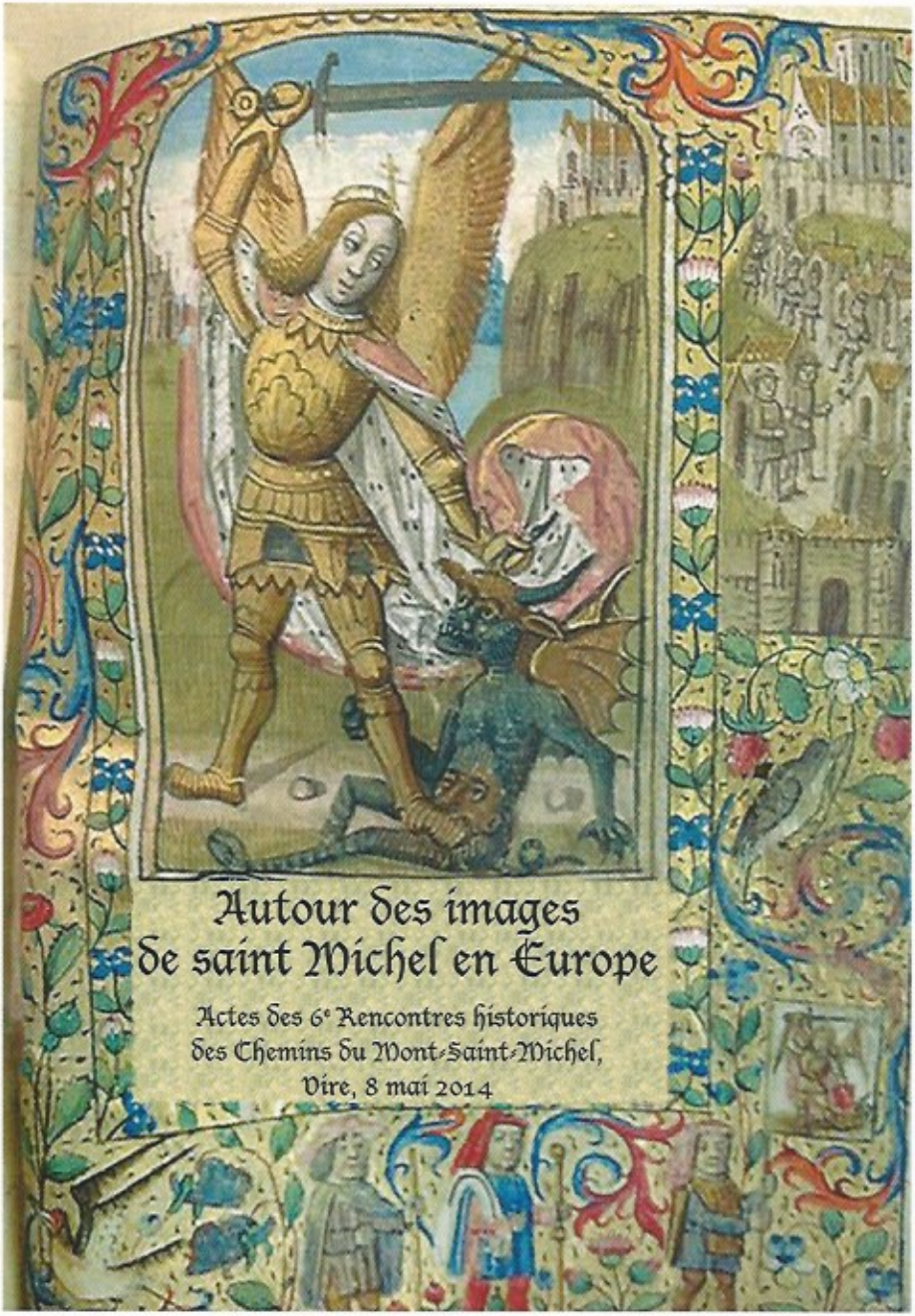
HAL Id: hal-02272188

https://normandie-univ.hal.science/hal-02272188

Submitted on 24 Sep 2019

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Autour des images de saint Michel en Europe

Actes des 6e Rencontres historiques des Chemins du Mont-Saint-Michel, Vire, 8 mai 2014

Association *Les Chemins de saint Michel*

RÉGION NORMANDIE

De l'origine de deux reliques montoises, « l'épée et le bouclier de saint Michel »

Au début du XIIe siècle, Baudri de Bourgueil, archevêque de Dol, écrit un récit de translation destiné à promouvoir le culte de deux reliques d'un genre peu commun, une épée et un bouclier miniatures en bronze dont l'archange lui-même aurait gratifié le Mont en mémoire de sa lutte victorieuse contre un dragon. Intitulé *Relatio de scuto et gladio S. Michaelis*, ce récit a fait récemment l'objet de deux éditions accompagnées de traductions et de notes critiques, l'une de Pierre Bouet, l'autre d'Armelle Le Huërou[1]. À la suite de dom Jean Laporte, auteur en 1967 d'une première étude sur la *Relatio*, ces deux éditeurs privilégient l'hypothèse d'une histoire fabriquée de toutes pièces par Baudri, à partir de différents motifs empruntés aux traditions montoises, à la légende michaélique et à l'hagiographie des saints sauroctones[2]. À l'époque de la rédaction du texte, les armes miniatures n'auraient appartenu que depuis peu à la collection du Mont, ce qui expliquerait pourquoi elles ne sont pas mentionnées dans le récit fondateur du sanctuaire, la *Revelatio ecclesiae Sancti Michaelis*, datée par Pierre Bouet de l'époque carolingienne[3]. Pour justifier les lacunes de ses informations, Baudri invoque la perte de nombreux documents dans un incendie récemment survenu au Mont, allusion au sinistre qui ravagea l'église abbatiale et les bâtiments conventuels en 1112[4]. Comme l'a bien montré Armelle le Huërou, tout se passe donc comme si la promotion de l'épée et du bouclier au statut de reliques de l'archange avait eu pour but de favoriser, par le lancement d'une nouvelle dévotion, la collecte de fonds pour les travaux de reconstruction. Le mémoire de l'archevêque de Dol ne serait rien d'autre, par conséquent, qu'un travail de commande, réalisé à l'initiative de la communauté montoise désireuse de garantir l'authenticité des objets par un écrit émanant d'une haute autorité ecclésiastique.

---

1 Pierre Bouet et Olivier Desbordes (éd.), *Chroniques latines du Mont Saint-Michel (IXe-XIIe siècles)*, Caen, Presses universitaires de Caen et Scriptorial – Ville d'Avranches, 2009, p. 343-346 ; Armelle Le Huërou (éd.), *Baudri de Bourgueil III Œuvres en prose (textes hagiographiques)*, Paris, Les Belles Lettres, 2013, p. 1-41.

2 Dom Jean Laporte, « L'épée et le bouclier dits "de saint Michel" », *Millénaire monastique du Mont Saint-Michel*, t. 2, Paris, 1967, p. 398-410.

3 P. Bouet et O. Desbordes, *op. cit.*, p. 29-103.

4 Thomas N. Bisson, « On the Abbots of Le Mont Saint-Michel - An Edition and Translation », *The Haskins Society Journal, Studies in Medieval History*, vol. 22, 2010, p. 179.

Les deux objets ayant disparu à la Révolution et, en l'état actuel des connaissances, aucun dessin n'en ayant été sauvegardé, il est difficile de savoir à quoi correspondaient en réalité ces armes miniatures. En analysant les descriptions de Baudri et de Guillaume de Saint-Pair (vers 1155), dom Laporte est parvenu à la conclusion qu'il s'agissait probablement de deux objets de l'Âge du Bronze, entrés dans le cabinet de curiosités du trésor à la suite d'une découverte fortuite. L'hypothèse s'appuie sur de bons arguments archéologiques, mais plusieurs questions demeurent et il nous a semblé utile de faire le point sur ces problèmes. Côté textes, et ce sera l'objet d'une seconde partie, il y a lieu de se demander si l'histoire de l'introduction de ces objets au Mont Saint-Michel, telle qu'elle est racontée par Baudri, est bien toute entière une création de cet auteur.

Problèmes archéologiques

Dans son chapitre introductif, Baudri présente les deux objets comme des « trophées d'apparence guerrière, mais qui sont moins appropriés au combat qu'au jeu d'un tout jeune enfant ». Le bouclier est « de très petites dimensions, en bronze de forme presque circulaire, léger et peu épais, décoré du signe de la sainte croix en quatre endroits ». Quant à l'épée, il s'agit également d'une arme miniature (*gladiolus*), façonnée à la manière d'une vraie. Vu leur petite taille, ces deux objets « ne seraient d'aucune utilité au combat, ils n'ont juste que l'apparence d'armes ».

En rédigeant le poème connu aujourd'hui sous le nom de *Roman du Mont Saint-Michel*, le moine Guillaume de Saint-Pair s'est donné pour objectif de réaliser une adaptation française des principales sources latines de l'histoire du Mont ; parmi elles, le récit de Baudri[5]. Comme à son habitude, Guillaume ne s'écarte guère de son modèle, mais, à la suite de cette réécriture de la *Relatio*, il revient sur le sujet des armes miniatures pour nous en donner une description beaucoup plus détaillée. En voici les principaux passages, empruntés à la traduction en français moderne de Catherine Bougy (2009) :

« L'écu a la forme d'un bouclier de champion. Il a en son milieu une petite bosse entourée de quatre croix ornées d'émail noir bien serti d'argent, avec sur les bras plus de cent clous, dont le dessus est d'argent et le dessous de cuivre ou de laiton. Entre la croix et la petite bosse, pointue et toute petite, se trouve un cercle orné de clous pareils à ceux dont je viens de parler. Il y a sur ce petit bouclier quatre bras qui partent de quatre côtés différents. Ils ont été assemblés sur la bosse, à partir du cercle [...]. Ils s'étendent sur la longueur de la croix jusqu'au

5 Catherine Bougy (éd.), *Guillaume de Saint-Pair, Le Roman du Mont Saint-Michel (XIIe siècle)*, Caen, Presses Universitaires de Caen, 2009, p. 290-293.

bord du bouclier, tout autour duquel se trouve un cercle dont je ne sais s'il est d'airain ou de laiton. Ce petit bouclier [...] serait comparable, en plus petit, à un jouet pour de petits enfants inexpérimentés, plutôt qu'à tout autre chose au monde. À partir de la bosse, un homme le couvrirait aisément, dans sa partie la plus étroite, de toute la largeur de sa main écartée. Il en serait de même dans sa partie la plus large ; il n'offrirait aucune protection. Il est un peu tordu et cabossé et, du fait qu'il a été balotté, un peu cassé. Je ne sais avec certitude s'il est en cuivre fin ou en airain, en archal ou en laiton, mais sa forme est très belle. Il a été bien travaillé au ciseau, et était vraiment très beau quand il était neuf. Une chaîne se trouve à l'intérieur [...]. Le bouclier et la chaîne sont du même métal, d'après ceux qui les ont examinés [...]. L'épée [...] est faite d'un métal dont j'ignore si c'est aussi de l'airain, du cuivre ou du laiton. Elle n'a pas un pied entier de longueur ni trois doigts de largeur. Le pommeau, la garde, qui sont fort beaux, ont été travaillés au ciseau » (v. 3763-3809). La description de l'épée se termine par ces mots : *il i a laz bien trejetez / D'or et d'argent, et flors assez* (v. 3811-3812), ce que Catherine Bougy propose de traduire ainsi : « Elle a des liens bien ornés d'or et d'argent et de quantités de fleurs ». S'agissant d'une partie qui, comme le suggère le terme *trejetez*, devait être en métal ciselé ou fondu, le terme d'« entrelacs » nous semblerait plus approprié.

Après Guillaume de Saint-Pair, l'intérêt des visiteurs pour ces témoins de l'histoire légendaire du Mont commence à décroître et les descriptions sont de plus en plus succinctes. Un récit de pèlerinage de 1457 évoque « l'épée de saint Michel, à peine de la longueur d'un bras, ainsi que son bouclier qui est lui aussi petit et décoré, de couleur de fer et portant cinq étoiles ». Bien que, assure-t-il, il ait eu lui-même l'occasion de les examiner de près, Artus du Monstier (1663) se contente de signaler qu'ils sont tous deux en bronze, que le bouclier est de forme ovale et orné de quatre petites croix ; quant à l'épée, elle ressemble à un poignard (*pugionis speciem praefert*)[6]. L'auteur s'est sans doute souvenu de la description publiée dès 1604 par François Feuardent, où il est question d'une épée « ayant la forme d'une petite dague ou poignard »[7].

Dom Laporte présente plusieurs arguments à l'appui de son attribution des objets à « l'Âge du Bronze ». Outre leur matière, généralement assimilée à de l'*airain* depuis Baudri, mais parfois aussi à du cuivre ou à du laiton, l'auteur

6 Artus DU MONSTIER, *Neustria Pia*, Rouen, 1663, p. 379

7 François FEUARDENT, *Histoire de la Fondation de l'Eglise et abbaie du Mont Saint-Michel*, Avranches, 1788, p. 14. Sur cet ouvrage, voir Dom F. VANDENBROUCKE, « Dom Jean Huynes et dom Thomas Le Roy, historiens mauristes du Mont Saint-Michel », *Millénaire monastique du Mont Saint-Michel*, t. 2, Paris, 1967, p. 157

met en avant les nombreuses similitudes que semble offrir le décor du petit écu avec celui du bouclier de bronze de Battersea (Grande-Bretagne), dont l'*umbo* circulaire et les deux autres cercles décoratifs s'ornent de swastikas s'inscrivant dans des médaillons à champ émaillé. Ce sont des motifs du même type, décrits comme des « étoiles » dans le texte de 1457, que Baudri aurait pris pour des représentations de la « sainte croix ». On peut pardonner au grand érudit Jean Laporte, peu familier de la terminologie en usage pour ces périodes, de parler de l'Âge du Bronze (1800-800 av. J.-C.) à propos d'un objet qu'il compare au bouclier de Battersea, alors que ce dernier est daté de la Tène finale (fin du Ier siècle av. J.-C.). Sur le fond, les rapprochements proposés soulèvent d'autres problèmes. La forme de l'*umbo* de Battersea est circulaire et non ovale comme cela semble avoir été le cas de l'écu du Mont. Il en est de même pour l'*umbo* de Wandsworth [8] et pour les nombreuses phalères (pièces de harnais) de l'Âge du Fer auxquelles on pourrait être également tenté de le comparer, en raison notamment de la présence fréquente d'un bouton central ressemblant à un petit *umbo*[9]. Si l'or et l'émail ont été abondamment utilisés par les artisans de l'Âge du Fer, notamment pour l'ornementation des objets d'apparat, dans cette partie de la Gaule celtique ils ne sont qu'exceptionnellement associés à des incrustations d'argent et l'émail y est exclusivement de couleur rouge, ce qui, à moins de supposer une altération du pigment, ne peut s'accorder avec « l'émail noir bien serti d'argent » dont parle Guillaume de Saint-Pair[10]. Enfin, la présence d'un poignard de bronze au côté d'un *umbo* émaillé du type de la Tène est anachronique, les armes de cette période étant toujours en fer. Conscient de cette difficulté, dom Laporte propose de résoudre le problème en émettant l'hypothèse de deux objets d'origines différentes arbitrairement associés, l'un de l'Âge du Bronze, l'autre de l'Âge du Fer. Il resterait cependant dans ce cas à expliquer la présence de décors d'or et d'argent sur la garde du poignard.

Sans exclure la possibilité d'une origine antique ou protohistorique, une autre solution serait de considérer que les objets n'étaient pas antérieurs au haut Moyen Âge. Une telle datation s'accorderait avec les indications fournies par Baudri et Guillaume de Saint-Pair sur les matières utilisées (bronze, laiton, or, argent, émail) ainsi que sur la mise en œuvre des décors (gravure au ciseau, niellures, incrustations de filets, entrelacs d'or et d'argent) : toutes ces techniques sont bien attestées du VIe jusqu'au XIe siècle. Cela ne résoudrait pas pour autant le problème du poignard en bronze, à moins d'admettre qu'il s'agissait d'un

8 *Umbo* de bouclier de l'âge du Fer dans le style de La Tène. Trouvé dans la Tamise à Wandsworth à Londres. L'objet, d'un diamètre de 30 cm, date du deuxième siècle avant J-C.

9 Voir par exemple les phalères en bronze de Somme-Bionne (Marne), de Hořovičky (Bohème) et de Cuperly (Marne), *Les Celtes*, Bompiani, Milan, 1991, p. 31, 141 et 197.

10 Günther Haseloff, « L'émail », *in Les Celtes*, p. 639-642.

objet d'apparat ou d'une arme factice. Dans ce dernier cas, il resterait encore la possibilité que l'épée et le bouclier du Mont correspondent à deux pièces détachées d'une statue. Cette interprétation aurait l'avantage d'expliquer pourquoi l'image de modèles réduits revient si souvent dans les descriptions. Le bouclier, son *umbo* pointu et les quatre tiges de son armature trouvent maintes correspondances dans l'iconographie depuis l'époque carolingienne jusqu'à la fin du XIe siècle, la chaînette de suspension et les garnitures de rivets ayant pu contribuer, de surcroît, au réalisme de la miniature.

La disparition de la statue elle-même serait aisément explicable dans l'hypothèse d'un objet revêtu de matières précieuses. En 871, soit quatre ans après avoir reçu de Charles le Chauve l'Avranchin et le Mont Saint-Michel, le duc de Bretagne Salomon fit réaliser par ses orfèvres une statue équestre à sa propre effigie, en grandeur nature. Il l'envoya au pape Hadrien II en expliquant qu'il n'avait pas pu aller lui-même à Rome comme il en avait fait le vœu, la menace normande l'ayant contraint à renoncer à ce voyage. Dans la lettre d'accompagnement, il est précisé que la statue était en or et rehaussée de pierreries (*statuam auream [...] cum lapidibus diversi generis*)[11]. Comme l'a bien montré Jean Hubert, ce n'était sans doute rien d'autre qu'une statue de bois recouverte de feuilles d'or, mais l'anecdote suggère que les œuvres d'orfèvrerie en ronde-bosse étaient déjà relativement courantes dans cette partie de la France à la fin du IXe siècle[12]. À partir du milieu du Xe siècle, les textes sont nombreux à faire mention de bustes, puis de statues-reliquaires, toujours richement ornés. À titre d'exemple, relevons le témoignage du chroniqueur Adémar de Chabannes au sujet de la « statue d'or » de saint Michel qui fut donnée aux Normands pour la libération d'Emma, vicomtesse de Limoges, capturée vers 1007 au monastère de Saint-Michel-en-l'Herm (Vendée)[13].

À l'hypothèse de deux objets provenant d'une statue de l'archange, on pourra objecter que la majorité des représentations les plus anciennes de saint Michel terrassant le dragon le montrent armé d'une lance et non d'une épée. C'était le cas de l'« image » de saint Michel qui, au dire de Guillaume de Saint-Pair, se trouvait sur le maître-autel de l'abbatiale du Mont, entre saint Gabriel et saint

11 Aurélien DE COURSON (éd.), *Cartulaire de l'abbaye de Redon en Bretagne*, Paris, 1863, p. 67.

12 Jean HUBERT, « Piété chrétienne ou paganisme ? Les statues-reliquaires de l'Europe carolingienne », in *Nouveau recueil d'études d'archéologie et d'histoire. De la fin du monde antique au Moyen Âge* (« Mémoires et documents publiés par la Société de l'école des Chartes », 29), Genève-Paris, 1985, p. 319-358.

13 *Ademari Cabannensis Chronicon*, III, 44, éd. Bourgain, Turnhout, 1999 (*Corpus Christianorum. Continuatio Mediaevalis*, 129), p. 164 ; *Chronique*, trad. Y. Chauvin et G. Pon, Turnhout, 2003, p. 255-256.

Raphaël[14]. Une enluminure du cartulaire du XIIe siècle nous en offre deux représentations au verso du folio 25. On y voit, dans deux scènes distinctes, l'abbé et un donateur se prosternant au pied d'une statue de saint Michel placée sur un autel. Dans sa main gauche, l'archange tient une lance qu'il enfonce dans la gueule du dragon gisant à ses pieds [15]. Toutefois, c'est bien avec une épée et un bouclier que saint Michel affronte la bête sur le tympan sculpté de la porte romane de Southwell (Nottinghamshire), daté de la seconde moitié du XIe siècle. Cette scène suggère l'existence d'une version particulière de la tradition michaélique qui, selon dom Laporte, a pu être connue de Baudri lorsqu'il rédigea son récit de l'introduction des deux armes miniatures au Mont[16].

Autour du récit de Baudri

L'histoire est censée se dérouler peu après la fondation du sanctuaire du Mont – soit, du point de vue de l'auteur, aux temps obscurs du haut Moyen Âge –, dans une contrée lointaine située au large de l'Angleterre (*ultra Angliam*). Le pays est gouverné par un roi du nom d'*Elga*. Dans ce royaume sévit un serpent monstrueux au corps couvert d'écailles. Il empoisonne l'air de son haleine nauséabonde qui tue bêtes et hommes, et son souffle est si brûlant qu'il grille toute la végétation. Il vit près d'une source qui alimente un cours d'eau limpide, mais nul n'ose s'en approcher et la population dépérit. Le peuple va donc chercher conseil auprès de l'évêque du lieu. Ce dernier prescrit trois jours de jeûne et de prières, à la suite de quoi Dieu leur assurera à coup sûr la victoire contre la bête. Au jour dit, tous les hommes se rassemblent et se mettent en marche, prêts à affronter le dragon. Mais en arrivant, ils ne voient devant eux qu'une masse inerte étendue sur le sol et ils constatent non seulement que la bête est déjà morte, mais, de plus, qu'elle a été découpée en une multitude de morceaux. Leur perplexité ne fait que s'accroître quand ils découvrent par terre, près du cadavre, l'épée et le bouclier miniatures. Au terme d'une veillée de prières, saint Michel apparaît à l'évêque et il lui explique tout : c'est lui-même qui a tué le dragon ; il aurait naturellement pu se passer pour cela de ces armes, mais il a jugé nécessaire de les laisser là à titre de preuve pour les hommes de peu de foi. Afin d'en faire profiter le Mont qui est consacré à son nom (*Montem nomini nostro dicatum*), il demande à l'évêque d'y faire porter ces présents. Pensant qu'on les envoie au Monte Gargano, les quatre hommes désignés pour cette mission se mettent en route, mais après avoir débarqué sur le continent, ils ne tardent pas à s'égarer et ils ne voient d'autre solution que de demander conseil à saint Michel. Aussitôt, ce dernier leur apparaît pour les informer que leur

14 C. Bougy, *op. cit.*, p. 303.

15 Cartulaire du Mont-Saint-Michel, Bibl. mun. Avranches, ms. 210, f° 25 v°. L'image a été maintes fois reproduite. Voir par ex. P. Bouet, *Chroniques latines*, p. 242, fig. 22.

16 Dom J. Laporte, « L'épée et le bouclier… », p. 408.

destination est en fait Saint-Michel du Mont-Tombe, sanctuaire qui vient d'être construit pour lui servir de demeure ici-bas. Les quatre hommes repartent donc pour le Mont-Saint-Michel, où ils remettent à la communauté l'écu et le glaive.

Dom Laporte a été le premier à rapprocher ce récit d'une *Apparitio et victoria S. Michaelis* dont la version la plus ancienne se trouve dans un manuscrit de la fin du Xe siècle ou du début du XIe, insérée entre les récits de l'apparition du Monte Gargano et de celle du Mont Tombe[17]. Dans un pays lointain, que la version longue de l'histoire situe en Asie Mineure, sévit un dragon qui s'est installé sur les hauteurs d'un mont. Avec son souffle, qui vomit des flammes, il fait périr tout le monde, et les habitants quittent ces contrées désolées pour s'établir sur d'autres terres. La population supplie Dieu de la débarrasser de ce monstre. Le Christ lui envoie saint Michel sous la forme d'un oiseau armé d'un glaive de feu, avec lequel l'archange tranche le dragon en douze morceaux. Chacun de ces morceaux est emporté jusqu'à la mer par douze paires de bœufs, de crainte qu'avec leur puanteur ils ne fassent périr hommes et bêtes. Ensuite, la population édifie sur les lieux une église en l'honneur de saint Michel, dans laquelle est installée une importante communauté. Aujourd'hui encore se voient « les marques des griffes du dragon, imprimées dans la pierre comme dans une cire très molle »[18]. Dans ce récit sont donc déjà présents plusieurs motifs narratifs de la *Relatio* de Baudri : le souffle brûlant et mortel du dragon, la fuite des habitants, le peuple implorant l'aide de Dieu, le glaive de l'archange et la bête découpée en morceaux. Dom Laporte en déduit logiquement que Baudri s'est inspiré de cette légende pour composer son récit.

Cela ne nous indique pas, toutefois, d'où l'auteur tient que l'histoire s'est déroulée « au large de l'Angleterre, dans un pays que gouvernait un roi nommé *Elga* ». Les mots *ultra Angliam* sont à rapprocher d'une tradition montoise bien établie au XVIe siècle et, semble-t-il, indépendante de Baudri, qui localise l'épisode en Irlande[19]. Le nom d'*Elga*, cependant, est inconnu en Irlande, et il

17 BnF, lat. 2873 A, f° 109 v°-110 ; le texte ainsi que celui de la version longue figurant dans plusieurs manuscrits ont été publiés, à la suite de dom Laporte (« L'épée et le bouclier », p. 409-410), par Maria Elena RUGGERINI, « St Michael and the Dragon from Scripture to Hagiography », in K. E. OLSEN and L. A. J. R. HOUWEN (ed.), *Monsters and the Monstrous in Medieval Northwest Europe*, *Mediaevalia Groningana*, New Series, vol. III, Peeters, Leuven-Paris-Sterling, Virginia, 2001, p. 23-58. Pour le ms BnF lat. 20873 A, voir également l'édition de P. BOUET, *Chroniques latines*, p. 367.

18 Nous nous sommes inspiré, pour ce résumé, de la traduction de P. BOUET, *Chroniques latines*, p. 367.

19 Le mot *Irlandia* figurait sur une inscription lue autour du petit bouclier par dom Thomas le Roy († 1683) : dom J. LAPORTE, « L'épée et le bouclier… », p. 398. Ce vocable, plutôt que celui d'*Hibernia*, fait penser à une inscription postérieure au Moyen Âge. L'Irlande est également citée par François Feuardent, mais ce dernier écrit différemment le nom du roi (*cf.* ci-après).

n'est pas davantage attesté en Grande-Bretagne. L'éventualité d'une transcription fautive étant très probable, dom Laporte suggère, sans grande conviction, la restitution *Ella*, mais ce nom n'a été porté que par trois rois anglo-saxons ayant régné respectivement sur le Sussex (fin Ve-début VIe s.), le Deira (c. 569-c. 599) et la Northumbrie († 867). Hors de l'hypothèse d'un personnage royal, l'éventail des possibilités s'élargit considérablement. En dépit de son attestation tardive, la tradition recueillie par François Feuardent (1539-1610), qui parle d'un « roi » irlandais nommé *Agal*, peut constituer une piste intéressante[20]. Le contexte invite en effet à rapprocher ce nom de celui d'*Eitgal* du Roc, dont deux annales irlandaises signalent brièvement la capture par les Normands et la mort en captivité en 824. Le personnage n'est connu que par ces seules mentions, mais son nom laisse supposer qu'il était abbé du Roc de Saint-Michel (*Sceilig Mhichil*), monastère qui fut construit au VIe ou au début du VIIe siècle, sur un grand rocher se dressant au large de la pointe sud-ouest de l'Irlande[21]. En restant plus près de la version de Baudri, on peut aussi envisager une forme corrompue du nom d'homme biblique *Elya* (Hélie), cité par exemple dans une *navigatio* bretonne du XIIe siècle[22].

Quoi qu'il en soit, la seule mention d'*Elga* suffit à prouver l'existence d'une source autre que l'*Apparitio et victoria*, ce qui nous amène à la question de savoir si les correspondances thématiques entre la *Relatio* de Baudri et l'*Apparitio* sont bien dues au fait que la première s'inspire de la seconde, ou s'il ne faut pas plutôt envisager la dépendance de ces deux textes à l'égard d'une source commune, aujourd'hui perdue. Dans ce cas, il faudrait considérer que l'histoire n'a pas été créée par Baudri, que la source primitive en offrait une version plus complète et que, dans sa réécriture, Baudri en a délibérément supprimé certains passages, sans chercher ensuite à redonner de la cohérence à l'ensemble. Cela expliquerait, entre autres, sa curieuse impasse sur la scène du combat contre le dragon et l'absence non moins étonnante d'explication au sujet de la petite taille des armes.

Cette hypothèse implique que la narration primitive était antérieure aux environs de l'An mil, date du plus ancien manuscrit de l'*Apparitio*. Il serait fort improbable, dans ce cas, que sa descendance littéraire se soit limitée à ce dernier récit et au mémoire que Baudri rédigea un siècle plus tard pour les moines du Mont. De fait, parmi les nombreuses versions de l'épisode du combat contre le dragon que nous offre la littérature en langue vernaculaire des XIIe et XIIIe siècles, beaucoup procèdent visiblement de la même source, ce qui suppose l'éclosion

20 F. Feuardent, *op. cit.*, p. 14.

21 Jean-Michel Picard, « La diffusion du culte de saint Michel en Irlande médiévale », *in* P. Bouet, G. Otranto et A. Vauchez (dir.), *Culto e santuari di san Michele nell'Europa medievale - Culte et sanctuaires de saint Michel dans l'Europe médiévale*, Bari, Edipuglia, 2007, p. 134.

22 Albert Villacroux, « Godefroy de Viterbe et les moines de la pointe Saint-Mathieu », *Bulletin de la Société archéologique du Finistère*, t. 108, 1980, p. 143-163.

de toute une série d'œuvres dérivées, ayant poursuivi par la suite une carrière autonome. À titre d'exemple, voici comment l'épisode est traité dans trois versions de l'histoire de *Tristan et Yseult* et dans le *Haut Livre du Graal*.

a) *Tristant* d'Eilhart d'Oberg (fin du XIIe siècle)[23]. Le jeune Tristant est fait chevalier par Marc, le roi de Cornouailles. Ce dernier lui remet un cheval avec une bride à décors incrustés d'or et d'argent, une épée et un bel écu. Entretemps, le terrible Morholt, qui sévit en Irlande, a lancé un défi au roi Marc. Il est convenu d'un duel qui aura lieu dans trois jours sur une île proche de la côte. Armé de son bouclier et de son épée, Tristant part sur l'île pour y affronter Morholt. Ce dernier a la force de quatre hommes et le combat est sans merci. Les coups frappés sur les heaumes font jaillir des flammèches rouges. Tristant parvient finalement à tuer Morholt, mais il a été blessé par un coup de lance empoisonnée. Plus tard, ayant appris qu'en Irlande un dragon cracheur de flammes terrorise la population et fait fuir les habitants, Tristant part l'affronter. Le monstre est tué, mais Tristant a été gravement brûlé et il marche jusqu'à une source afin de s'y rafraîchir. Arrivent alors Isald et sa servante. Elles découvrent un beau bouclier, calciné au point qu'elles ne peuvent l'identifier à sa couleur ; pourtant, il avait dû briller auparavant d'un vif éclat. Un peu plus loin, elles découvrent Tristant, étendu à côté de la fontaine[24].

b) *Saga de Tristam* (1226)[25]. Lorsque Tristam arrive en Angleterre, tout le pays est en émoi à cause du tribut de soixante garçons exigé par Morold, l'envoyé du roi d'Irlande. Tristam se porte volontaire pour se battre en duel contre Morold. Le roi lui donne une épée et un bouclier garni de fer et rehaussé d'or. Le duel a lieu sur le rivage. Tristam est blessé par un coup d'épée empoisonnée, mais le combat s'achève par la mort de Morold. Plus tard, Tristam se rend en Irlande où un dragon terrorise la population, tuant quantité de gens en crachant du feu. Alors que tout le monde cherche à fuir le pays, Tristam s'approche du mont où vit la bête et il va seul l'affronter. Prenant son épée, il la coupe en deux, puis il lui tranche la langue avant de l'emporter. Mais celle-ci est empoisonnée et Tristam tombe sans connaissance. C'est alors que survient le sénéchal. Il hésite à s'approcher, avant de comprendre que le dragon est mort. À côté du cadavre de la bête, il découvre Tristam étendu et, un peu plus loin, son épée et son bouclier orné d'or[26].

23 Eilhart d'Oberg, *Tristant*, éd. et trad. R. Pérennec, *in* C. Marchello-Nizia (dir.), *Tristan et Yseut*, Éditions Gallimard, 1995, p. 263-388.
24 *Ibid.*, p. 268-276.
25 Frère Robert, *La saga de Tristam et d'Isönd*, éd. et trad. R. Boyer, *in* C. Marchello-Nizia, *op. cit.*, p. 783-920.
26 *Ibid.*, p. 820-834.

c) *Tristan et Isolde* de Gottfried de Strasbourg (première moitié du XIIIe siècle)[27]. L'auteur commence par raconter le combat de Tristan contre Morholt, dans une version qui diffère peu de celle d'Eilhart d'Olberg (*cf.* ci-dessus, texte *a*). L'addition la plus intéressante concerne le bouclier, décrit comme « ayant l'éclat de l'argent » et poli comme un miroir. Plus tard, en Irlande, le pays est ravagé par un dragon qui fait d'innombrables victimes. Tristan décide d'aller l'affronter. En arrivant là où le monstre a sa tanière, il croise quatre cavaliers qui sont en train de s'enfuir. Le dragon crache des flammes et son haleine brûlante anéantit toute la végétation. Le bouclier que tient Tristan est presque entièrement calciné. Tristan tue le dragon d'un coup d'épée et il lui tranche la langue. Mais le souffle brûlant du dragon l'a tellement échauffé qu'il sent ses forces l'abandonner. Ayant trouvé une source d'eau fraîche, il s'y plonge tout entier. Entretemps, le sénéchal est arrivé sur les lieux. En voyant le dragon étendu sur le sol, il prend peur et recule, avant de comprendre que la bête est morte. Après avoir tenté en vain de la couper en morceaux, il rentre à la ville la plus proche et fait envoyer un chariot avec quatre chevaux pour aller chercher la tête. Isolde se rend à son tour sur place avec sa servante. Les deux femmes découvrent d'abord le harnachement du cheval de Tristan, puis le corps énorme de la bête. Plus loin, elles aperçoivent l'éclat d'un heaume brillant au soleil ; il les mène jusqu'à Tristan[28].

d) *Le Haut livre du Graal* (début du XIIIe siècle)[29]. En Irlande, le royaume d'Elyza, reine très vertueuse qui mourra vierge et dont les habitants vénèrent encore aujourd'hui la sépulture, est dévasté par le Chevalier au Dragon. Ce dernier, qui a installé son repaire au pied même du château de la reine, fait d'innombrables victimes avec la tête de dragon greffée sur son bouclier. Perlesvaus se porte volontaire pour l'affronter. En arrivant, il aperçoit le bouclier, énorme, noir et hideux ; la tête du dragon crache des flammes et empuantit la campagne tout alentour ; quant à l'épée du chevalier, elle est très grande et rouge comme du charbon ardent. Le combat s'engage. Le dragon crache du feu et enflamme littéralement l'épée de Perlesvaus. Ce dernier vient finalement à bout de son adversaire, mais il est sérieusement blessé[30].

Les trois premiers extraits ont ceci d'intéressant qu'ils nous permettent de nous faire une idée du contenu de l'épisode du dragon dans la rédaction primitive du roman de *Tristan et Yseult*, œuvre dont on s'accorde à situer la création

27 Gottfried de Strasbourg, *Tristan et Isolde*, éd. et trad. D. Buschinger, *in* C. Marchello-Nizia, *op. cit.*, p. 389-635.
28 *Ibid.*, p. 447-506.
29 Armand Strubel (éd.), *Le Haut Livre du Graal*, Le Livre de Poche, coll. Lettres Gothiques, Paris, 2007.
30 *Ibid.*, p. 641-661.

vers le milieu du XIIe siècle – soit à peu près au moment où Guillaume de Saint-Pair rédige son *Roman du Mont-Saint-Michel* –, mais dont aucun manuscrit n'a subsisté. Les éléments principaux de l'histoire devaient être les mêmes que ceux de la *Relatio* de Baudri et de l'*Apparitio* : dans un pays lointain, un dragon terrorise la population ; son souffle brûlant fait de nombreuses victimes ; avec l'aide de Dieu, la bête finit par être tuée et coupée en morceaux avec une épée. Cependant, certains motifs ne se retrouvent que dans l'*Apparitio* – le monstre a son repaire sur un mont (*b*, *d*), l'épée flamboie (*a*, *d*) –, tandis que d'autres n'ont de correspondances que dans la version de Baudri. Il en est ainsi du souffle du monstre qui empuantit la campagne et détruit la végétation (*c*, *d*), du délai de trois jours avant le combat (*a*), de l'utilisation d'un bouclier (*a*, *b*, *d*), du point d'eau auprès duquel vit le dragon (*a*, *c*, *d*) et du motif des « quatre hommes » (*a*). Les scènes qui offrent les parallélismes les plus nets avec le récit de Baudri sont celles de l'arrivée du sénéchal, puis d'Iseult et de sa servante sur le lieu du combat : les arrivants commencent par apercevoir l'énorme carcasse du monstre, ils restent à distance et ils s'interrogent, puis ils se rendent compte que la bête est morte, ils s'approchent, découvrent un peu plus loin l'épée et le bouclier, ce qui suscite de nouvelles questions (*a*, *b*, *c*). Quant à la reine *Elyza* du *Haut Livre du Graal*, elle apparaît comme une sorte de double féminin du roi *Elga* de Baudri. Cela rejoint l'hypothèse d'une forme originelle *Elya* [31] et laisse aussi supposer que le texte *d* se rattache à une autre branche de la tradition.

À travers ces différentes réécritures de l'épisode du combat contre le dragon, nous disposons de quelques indications sur le déroulement possible de la scène supprimée par Baudri. Première constatation, ce n'est pas l'archange saint Michel qui affronte le dragon et fait usage de l'épée et du bouclier, mais un jeune chevalier à qui ces armes viennent d'être remises pour son adoubement. Apparemment, ce sont bien cependant les mêmes armes que celles décrites dans les textes montois. Le bouclier de Tristan est d'une exécution soignée et richement orné, mais, rappelons-le, il a été endommagé par le feu au cours du combat, au point que son décor, qui devait « briller auparavant d'un vif éclat », est devenu difficilement identifiable (texte *a*). Ces mots rappellent ceux de Guillaume de Saint-Pair évoquant un objet qui « a été bien travaillé au ciseau et était très beau quand il était neuf » (v. 3791-3796). Dans le récit *d*, il est question d'un bouclier noir (celui du Chevalier au Dragon) et d'une épée rouge (celle de Perlesvaus), ce qui correspond précisément aux couleurs fer et cuivre des deux objets décrits dans les textes du Mont. Lorsque le narrateur ajoute que le bouclier est « énorme

31 L'une des héroïnes du *Bel Inconnu*, roman du XIIIe siècle, est la princesse *Hélie*, coiffée d'un « cercle d'or » comme l'*Elyza* du *Haut Livre du Graal* (*Le Bel Inconnu*, éd. G. Perrie Williams, Paris, Champion, 1983, p. 5-6).

et hideux » et que l'épée est « très grande », on peut donc penser qu'il s'agit en revanche de motifs inversés. Un autre épisode du *Haut Livre du Graal* nous montre Gauvain se portant volontaire pour affronter un géant qui a enlevé le fils d'un roi et l'a emmenée dans son repaire, au sommet d'une montagne de trois lieues de circonférence. L'histoire est un emprunt manifeste à la légende du géant du Mont-Saint-Michel, telle qu'on la racontait au temps de Geoffroy de Monmouth († 1155)[32]. Pour accomplir sa mission, Gauvain se voit remettre par le roi une antique épée dont la garde et le pommeau ont été somptueusement décorés « sur l'ordre d'*Eval*, un prestigieux empereur romain », et qui a l'étrange particularité de rétrécir lorsqu'on la remet dans son fourreau. Sa longueur ne dépasse pas alors celle de « deux empans », soit deux largeurs de mains[33]. De nouveau, les mots se rapprochent de manière quasi littérale de la description de Guillaume de Saint-Pair, ce dernier ayant recours à la même image de l'empan pour évoquer la petite taille du bouclier[34]. De telles correspondances ne peuvent être le fait du hasard et elles amènent logiquement à se demander si Guillaume de Saint-Pair ne s'est pas servi lui aussi de la narration primitive pour le long développement qu'il consacre à la description des armes miniatures. Cela expliquerait l'ampleur et la richesse de cette addition, de prime abord assez étonnantes de la part d'un auteur qui, d'ordinaire, ne sort guère de son rôle de traducteur et de versificateur. Dans le même registre, citons encore les petites armes dont on équipe le tout jeune Guy, neveu de Guillaume au court-nez, dans la *Chanson de Guillaume*. Une fois en selle, il ne dépasse l'arçon que d'un demi-pied[35]. Le même motif de la hauteur au-dessus de l'arçon se retrouve dans la *Première continuation de Perceval*, à propos d'un curieux personnage nommé « le petit chevalier ». Il se sert lui aussi d'armes à échelle réduite, « une épée petite mais très bonne, un petit bouclier à double épaisseur », et c'est ainsi équipé qu'il va se battre en duel contre un chevalier. Ayant réussi à le mettre à terre, il fait alors « une chose très étonnante, il lui met le pied sur le cou, ce qui manque de l'étouffer »[36]. Ce passage, qui fait naturellement penser à l'image de saint Michel terrassant le dragon, suggère que l'auteur s'est inspiré d'une narration proche de la version originelle de notre récit.

32 Geoffroy de Monmouth, *The History of the Kings of Britain*, ed. M. D. Reeve, The Boydell Press, Woodbridge, 2007, p. 2005.

33 *Le Haut Livre du Graal*, éd. A. Strubel, p. 311.

34 Vers 3787-3788, éd. C. Bougy, p. 291-292.

35 *La Chanson de Guillaume*, éd. F. Suard, Le Livre de Poche, coll. Lettres Gothiques, Paris, 2008, p. 184-186.

36 *Première continuation de Perceval*, éd. W. Roach et C.-A. Van Coolput-Storms, Le Livre de Poche, coll. Lettres Gothiques, Paris, 1993, p. 575-577.

Des armes qui ressemblent à des « jouets pour de petits enfants »[37]

Parmi les additions personnelles de Guillaume de Saint-Pair à ses traductions des textes latins du Mont, il en est une qui concerne la légende de la fondation de la première basilique par saint Aubert. Selon la *Revelatio ecclesiae Sancti Michaelis*, l'évêque d'Avranches aurait demandé à un certain Bain, père de douze enfants, de venir avec ses fils pour l'aider à déplacer un énorme rocher qui gênait les travaux ; avec l'aide miraculeuse de saint Michel, l'homme aurait réussi à faire basculer cette pierre du premier coup[38]. Pour Guillaume de Saint-Pair, ce n'est pas exactement ainsi que les choses se passèrent. Bain vint d'abord avec onze de ses fils, mais ils eurent beau unir leurs efforts et tenter toutes les manœuvres possibles, la pierre refusait de bouger. L'évêque demanda alors à Bain de lui amener son douzième fils. Celui-ci n'était encore qu'un tout petit enfant, mais Bain se conforma à cet ordre et l'enfant fut apporté sur le Mont dans son berceau. Il n'y eut alors qu'à appuyer le berceau contre le rocher pour soulever ce dernier sans effort[39]. Cette version longue a toujours été considérée comme un embellissement gratuit, dû à la seule imagination de Guillaume de Saint-Pair. À la différence de la version courte de la *Revelatio*, où le miracle n'est pas bien caractérisé puisque l'homme a été aidé par ses douze enfants et où rien ne justifie ce chiffre de douze, elle présente cependant une incontestable cohérence et les sources bibliques – histoires de David et des douze fils de Jacob – s'y laissent aisément deviner. En l'occurrence, comme il l'a sans doute fait pour son texte additif sur les petites armes, on peut donc supposer que Guillaume de Saint-Pair est retourné à la narration originelle pour fournir à ses lecteurs une version plus complète et plus authentique de l'histoire.

Ces observations, outre qu'elles remettent en cause la primauté, jusqu'ici traditionnellement admise, de la *Revelatio*[40], accréditent l'hypothèse d'un récit perdu où, tel David affrontant le géant Goliath, l'enfant du Mont aurait été le héros de l'épisode du combat contre le dragon. L'histoire merveilleuse et romanesque d'un petit garçon choisi par l'archange saint Michel pour affronter le monstre était une trouvaille ingénieuse, permettant d'expliquer la taille réduite de l'épée et du bouclier. La scène de leur remise à l'enfant, sans doute réutilisée dans *Tristant et Yseult* où elle se transforme en une cérémonie d'adoubement, a peut-être également inspiré les scènes du roman de *Robert le Diable* où le jeune héros reçoit ses armes, étincelantes comme l'argent, d'un ange tout de blanc

37 C. Bougy, *op. cit.*, 8-291, v. 3784-3785.

38 P. Bouet, *op. cit.*, p. 96.

39 C. Bougy, *op. cit.*, p. 126-129.

40 Nous préparons actuellement une nouvelle étude sur cette source majeure de l'histoire du Mont, dans laquelle sera notamment réexaminé le problème de sa datation.

vêtu ; comme Tristan, il sera grièvement blessé et il ira laver ses plaies à une fontaine[41].

Si l'on admet que le récit originel a fourni une grande partie de sa matière narrative à l'*Apparitio et Victoria*, œuvre antérieure, comme on l'a vu, au début du XIe siècle, il n'y a pas loin à penser qu'il a été également une des sources du *Beowulf*, célèbre poème héroïque anglo-saxon, composé aux environs de l'An mil[42].

On y voit un groupe de douze hommes partir à la recherche d'un dragon ailé qui a établi son repaire au bord de la mer, dans une caverne située à la base d'un grand tumulus funéraire ; chaque nuit, le dragon s'envole et sème la terreur dans le pays. Lorsqu'ils arrivent sur les lieux, Beowulf dit aux autres de l'attendre, il prend son bouclier et son épée (une arme antique qui a appartenu à ses ancêtres) et il part seul affronter la bête. Le feu qui sort de la gueule du dragon est si violent que, malgré la protection de son bouclier, Beowulf est forcé de battre en retraite. Le voyant en difficulté, un jeune guerrier intrépide décide de se porter à son secours. Il s'arme de son épée et de son bouclier et part rejoindre Beowulf, mais son bouclier est carbonisé en un instant. Malgré une grave brûlure au bras, le jeune parvient à frapper le dragon de son épée rouge et or, permettant à Beowulf de porter le coup de grâce. Le combat étant donc terminé, le jeune va s'occuper de Beowulf dont il lave les plaies à grande eau, mais le vieux guerrier a été mortellement atteint et il décède quelques instants plus tard[43]. Outre les motifs déjà plusieurs fois rencontrés comme l'épée rouge et or, le bouclier qui sert à se protéger des jets de flammes et la blessure lavée à grande eau, on relèvera une possible allusion au Mont-Tombe (le grand tumulus situé au bord de la mer) et la description d'un « dragon ailé » ressemblant fort à celui de la tradition michaélique. À cela s'ajoute un motif très particulier et, de ce fait, peut-être déterminant pour l'identification de la source, ce personnage du jeune guerrier issu d'un groupe de douze et qui, n'écoutant que son courage, part seul combattre le dragon. Dans le récit fondateur de l'Apocalypse, rappelons que le dragon s'en prend à une mère et à son dernier-né. Élu de Dieu, le petit enfant lui échappe. Perdant ensuite son combat contre saint Michel et son armée céleste, le dragon est chassé du ciel et se retourne alors contre les autres enfants de la mère ; selon certaines versions, sa course s'arrête sur le rivage (Ap 2 12).

---

41 *Robert le Diable*, éd. Élisabeth Gaucher, Champion Classiques, Honoré Champion, Paris, 2006, p. 192-194 et 268-270.

42 *Beowulf*, éd. et trad. A. Crépin, Lettres Gothiques, Le Livre de poche, Paris, 2007. Sur l'arrière-plan chrétien du Beowulf et le problème de ses relations avec la littérature latine et l'hagiographie, v. Andy Orchard, *A critical Companion to Beowulf*, D. S. Brewer, Cambridge, p. 132-162.

43 *Beowulf*, p. 191-217.

Au terme de cette analyse, il paraît ainsi logique de se demander si l'usage qui s'était établi de présenter les petites armes aux groupes d'enfants ayant accompli le pèlerinage du Mont et de les bénir avec l'épée n'avait quelque rapport avec l'histoire des douze fils de Bain. Un texte du XVe siècle mentionne le départ pour le Mont-Saint-Michel d'un groupe de douze enfants de Villefranche-de-Rouergue. Les douze enfants de la légende du Mont auraient-ils donc été les premiers à entreprendre un grand voyage jusqu'au sanctuaire de l'archange et, si oui, était-ce depuis l'Irlande ?

Deux questions parmi beaucoup d'autres, dans un dossier dont la poursuite de cette enquête d'intertextualité devrait permettre d'éclaircir encore quelques points, mais sur lequel, sans aucun doute, resteront à jamais de très larges zones d'ombre.

Jacques Le Maho
CNRS (Centre Michel de Boüard, UMR 6273, Caen)